En Plein Londres... Un temple de MITHRA

Par Henri-Paul Eydoux

Les guerres, détruisant cruellement le présent, mettent parfois à nu des pages enfouies de l'histoire. Bien qu'ils souhaitent de toutes autres méthodes d'investigation, les archéologues y trouvent leur compte. En Allemagne, l'anéantissement du centre de Cologne a entraîné de grandes découvertes. En France, la destruction de quartiers et de maisons à Marseille, Strasbourg, Amiens, a laissé le champ libre à d'importantes recherches sur le passé antique de ces villes. En Angleterre, les terribles bombardements de Londres ont permis de mettre au jour des vestiges de Londinium — le Londres romain. Ceux-ci, la plupart dans Les fouilles du temple de Mithra vues de l'Ouest.
la Cité, étaient écrasés sous de lourdes constructions qui ne laissaient aucun espoir de les retrouver un jour.
En 1954, une grande société — « la Legenland Property Company « — entreprit de construire, sur l'emplacement d'immeubles dévastés, un building de quatorze étages à usage de bureau. Le site, connu sous le nom de Bucklersbury House, est en plein coeur de la Cité, entre deux rues bien connues : la Queen Victoria Street, qui va du pont de Blackfriars à Manson House (la résidence du lord-maire) et au Royal Exchange, et, d'autre part, la Cannon street, qui partant de la cathédrale Saint-Paul, permet d'atteindre directement le Pont de Londres et la Tower, la fameuse « Tour de Londres ».
Ces deux rues sont coupées par Walbrook, une artère qui doit son nom à une petite rivière, aujourd'hui enterrée, tout comme la Bièvre ou le ruisseau de la Grange-Batelière à Parts. On savait que ce cours d'eau, naturellement à ciel ouvert à l'époque romaine, y avait joué un rôle important. On avait, au siècle dernier, trouvé sur ses rives les restes d'un grand bâtiment antique, dont l'exploration n'avait malheureusement pu être poursuivie en raison des travaux de voirie et de construction. De même, quand la Queen Victoria Street avait été, en 1869, percée à travers le vieux Londres, on avait découvert notamment une grande mosaïque romaine.
C'était donc sur un site chargé de promesses archéologiques qu'allait se construire l'immeuble de quatorze étages. Il fallait, pour en faire les fondations, creuser profondément. Si des vestiges étaient recelés dans le sol, ils seraient nécessairement atteints par les pelleteuses. Le « Roman and Mediaeval London Excavation Council », toujours à l'affût des bribes du passé londonien, veillait jalousement. II avait placé sur le chantier une équipe de fouilles dirigée par W.F. Grimes, un grand spécialiste de l'Antiquité, aujourd'hui professeur d'archéologie à l'Université, aidé par sa femme, elle aussi archéologue, et avec la collaboration de Norman Cook, l'actuel curateur du Musée du Guildhall.


Photo Guildhall Museum

les fouilles du temple de Mithra vues de l'Ouest

Un immense public s'interresse aux trouvailles

Des recherches faites dans de telles conditions sont, on peut le penser, des plus difficiles. Même si les entrepreneur s ont respectueux des restes du passé passé, ils ont tenus par des délais impératifs et les puissants moyens mécaniques qu'ils emploient risquent de compromettre irrémédiablement les gisements


SHOUT
SHARE
IT


L'équipe de W.F. Grimes avait obtenu les entrepreneurs un délai pour faire ses fouilles. Ce délai était tout près d'expirer, Lorsque les restes d'un bâtiment important apparurent. Devrait-on abandonner leur dégagement, au demeurant difficile et peu spectaculaire ? Le 18 septembre, la terre livra une sculpture fort belle : une tête d'homme grandeur nature ; elle était coiffée d'un bonnet phrygien. C'était là l'indice certain d'un culte de Mithra, ce dieu venu des montagnes de Phrygie, qui fut vénéré à travers tout l'empire romain. D'ailleurs, on avait mis au jour dans les parages, au siècle dernier, un relief mithraïque offert par un certain Upius Silanus, vétéran de la IIe légion Augusta, qui tenait garnison en Angleterre.

De fait, le bâtiment, dégagé par les fouilleurs de l'Excavation Council, se révéla être un temple de Mithra. C'était une belle construction de pierre d'un peu plus de 18 mètres de long sur 6 de large. Elle affectait le plan d'une nef flanquée de deux collatéraux et se terminant à l'ouest par une abside. A l'intérieur de celle-ci, était ménagée une plate-forme surélevée qui devait supporter un autel. Tout aussi bien, aurait-on pu croire à un édifice des premiers temps chrétiens, où un tel plan était courant.

Bien sûr, on ne se trouvait pas devant une ruine imposante, devant des murs encore hauts. Il ne restait que les fondations du temple. Mais combien ces vestiges étaient émouvants ! Ils surgissaient au fond d'une excavation géante dominée par des buildings, parmi les bulldozers et les grues, en témoins meurtris mais éloquents d'un passé lointain et d'une religion puissante et secrète.

Aussitôt, la découverte déclencha un intense mouvement de curiosité. La presse lui fit grand écho et les Londoniens, si fidèlement attachés à l'histoire de leur ville, voulurent voir le chantier. Il fallut, devant une véritable pression de l'opinion, organiser la visite, dont se seraient sans doute passés aussi bien les entrepreneurs que les archéologues. On mit au point un circuit, délimité par des cordes. Ce fut un étrange spectacle que de voir la foule se presser, formant des queues interminables qui s'allongeaient dans les rues avoisinantes. C'est ainsi que, le premier jour, on enregistra 10.000 entrées et le second, 15.000. Au début, le chantier n'était ouvert qu'une heure mais les derniers jours, pour faire face aux demandes qui n'avaient pas ralenti, il fallut accepter les visites tout l'après-midi, de 14h30 à 18h30.

L'initiative prise par l'Excavation Council de Londres mérite d'être citée en exemple. L'organisation de ces visites ne pouvait que le déranger dans ses recherches, mais, en tant qu'organisme municipal, comptable du passé de la ville, il se devait d'associer le public à ses découvertes. Je sais bien que le travail archéologique se concilie mal avec la présence des foules mais il arrive aussi qu'il se poursuive dans un secret exagéré, loin de tous regards. N'est-ce pas un devoir que de présenter dans toute la mesure de possible les chantiers de fouilles au public ? On révèle, par la recherche archéologique, de grandes pages d'histoire nationale : on doit y intéresser le plus de monde possible.

Devant l'importante trouvaille, les entrepreneurs avaient pris une décision méritoire, car elle n'était guère



C'est en construisant un immeuble dans la City de Londres que des terrassiers ont découvert les vestiges d'un temple de Mithra

Keystone

conforme à leurs intérêts : ils acceptaient de surseoir à leurs travaux pendant une quinzaine de jours afin de permettre la poursuite des fouilles. De leur côté, la « Lengenland Property Company », propriétaire du terrain, et son président, A. V. Bridgman, encouragèrent les fouilleurs. Un moment, on envisagea de sauvegarder les vestiges et de les conserver sous le grand immeuble qui allait être construit. Malheureusement, ce ne fut pas possible, car cette solution eût entraîné tout à la fois des dépenses très élevées et de grosses difficultés techniques.

Les archéologues n'étaient pas au bout de leurs surprises. Au bas de la nef, on dégagea des sculptures, groupées tel un dépôt, plus particulièrement deux admirables têtes : une, présumée de Minerve, en marbre gris (le sommet de la tête est mutilé, mais deux perforations servaient apparemment à fixer un diadème ou un casque, peut-être en bronze) et une de Sérapis. Le noble visage de ce dieu, traité avec force mais aussi avec un sens profond du modelé, est encadré de cheveux et d'une barbe abondants; il porte sur la tête une sorte de pot de fleur cylindrique, décoré de rameaux d'olivier, qui n'est autre qu'un **modius**, c'est-à-dire une mesure de capacité qui servait surtout pour le blé.

Est-ce tout ce qui a été découvert dans ce temple de Mithra ? Non point. II faut ajouter une petite statuette de marbre représentant sans doute Mercure; un groupe de marbre figurant Dionysos-Bacchus, entouré d'un satyre, d'une ménade, d'une panthère et du classique Silène perché sur un âne; une main en marbre qui devait appartenir à une très grande statue, car elle est plus de deux fois grandeur nature; le fragment d'une sculpture en relief montrant la partie inférieure d'un corps d'homme tenant une torche renversée. (Il s'agit là d'un des deux suivants du dieu Mithra, en l'espèce Cautopates, dont la torche abaissée symbolisait la nuit et la mort, tandis que l'autre, Cautes représentant le jour et la vie, tenait une torche dressée.)

Mais je ne veux pas dresser ici un catalogue des pièces trouvées, qui sont aujourd'hui exposées au Guildhall Museum installé depuis 1955 dans le bâtiment du Royal Exchange.

A l'exception du Cautopates, qui est une oeuvre provinciale exécutée en Angleterre, toutes les sculptures sont en marbre d'Italie et, sans conteste, proviennent d'ateliers de la Péninsule. Au moins deux d'entre elles méritent le titre de chefs-d'oeuvre : la prétendue Minerve et le Sérapis. Ce dernier ressemble fort à une sculpture qui est au Musée du Vatican et qu'on considère comme la copie d'une oeuvre du célèbre sculpteur grec Bryaxis.

Un curieux rassemblement de Dieux

Ce qui intrigua fort les archéologues londoniens, qui n'ont d'ailleurs pas pu donner une réponse satisfaisante au problème soulevé, c'est ce curieux rassemblement de divinités. Sérapis, c'est à l'origine un dieu égyptien, qui a été plus tard confondu avec Jupiter et avec Pluton


Keystone

Le passé surgit du sol de Londres

(c'est dans cette dernière personnification, symbole de la richesse de la terre, que le buste de Londres le représente). Mercure est le protecteur des marchands et des voyageurs (ce qui lui vaut ses attributs bien connus : le caducée, les sandales ailées, ainsi que la bourse, image des gains que procure le commerce). Dionysos-Bacchus est le dieu du vin, de l'inspiration et du délire mystique (d'où son habituel cortège de satyres, perchés sur des ânes tant ils étaient ivres, et de ménades, les bacchantes divines). Quant à Minerve — si c'est bien elle qui est représentée — elle a un caractère tout intellectuel.

Il était courant que les dieux romains les plus disparates voisinassent et fissent bon ménage. Mais, dans le dépôt trouvé à Londres, cela devient une invraisemblable cohue, surtout quand on pense qu'elle se presse dans un temple de Mithra, alors que le culte du dieu phrygien était très exclusif et, en tout cas, fort éloigné du classique panthéon gréco-romain.

Comment ces sculptures, qui semblent dater dans l'ensemble du second siècle de notre ère, se sont-elles ainsi trouvées regroupées en ce lieu ? Une première hypothèse est que, dans les derniers temps de la domination romaine, le temple de Mithra soit devenu en quelque sorte une chapelle de « tous les saints », où on aurait regroupé et vénéré pêle-mêle les dieux les plus divers. Le culte de Mithra était principalement affaire de riches marchands et d'officiers de l'armée romaine, c'est-à-dire d'hommes détenant une puissance réelle. Alors, les dieux païens étaient mieux à l'abri dans ce sanctuaire en face d'une chrétienté qui s'affirmait.

Cette hypothèse est, certes, séduisante, mais on ne peut cependant la retenir. En effet, on est frappé par le fait que les sculptures ont été retrouvées entassées sur un tout petit espace et que, d'autre part, elles sont pour la plupart en excellent état. Alors, une explication vient à l'esprit : lorsque le christianisme avait à peu près conquis le pays, on a caché ces images de dieux, pour les préserver de la destruction, dans le temple de Mithra, plus à l'abri en raison de ses protecteurs haut placés. Ainsi aurait été constitué ce dépôt sacré par des Romains ou par des indigènes romanisés, soit qu'ils restassent fidèlement attachés à leurs dieux, soit même que, christianisés, ils gardassent pour eux de secrètes faveurs. On a d'autres exemples semblables.

Je voudrais, à cet égard, rappeler la découverte de même ordre qui a été faite, il y a peu d'années, dans les « cryptoportiques » d'Arles, ces extraordinaires greniers souterrains qui s'étendaient sous le forum. On a trouvé, à l'extrémité d'une galerie, tout un dépotoir de marbres, parmi lesquels une admirable tête d'Auguste et un **clipeus virtutis** — un bouclier symbolique, hommage aux vertus civiques de ce même empereur. Le dépotoir était concentré, et on n'en trouva pas d'équivalent dans le reste des cryptoportiques. Si on y avait, dans un geste d'iconoclaste, précipité les oeuvres devenues intolérables, celles-ci n'auraient pas été retrouvées en bon état, comme c'est le cas pour le bouclier, qui est de grandes dimensions et fragile. Normalement, les chrétiens, méprisant les défroques du paganisme, n'en eussent pas autrement pris soin. Alors, on a supposé que ces oeuvres avaient été déposées là pour qu'elles fussent à l'abri. Comme les cryptoportiques étaient encore en usage dans les débuts de la chrétienté à Arles, on imagine que le dépôt a été fait assez tardivement par des Arlésiens qui, malgré la religion nouvelle, gardaient pieusement le souvenir de l'empire glorieux de Rome et respectaient ses oeuvres et ses images. II est vraisemblable que le dépôt de Londres a été fait dans un même esprit que celui d'Arles. Voilà de quoi épiloguer sur la pérennité des cultes !



Keystone

Les archéologues viennent de découvrir le tête de Mithra



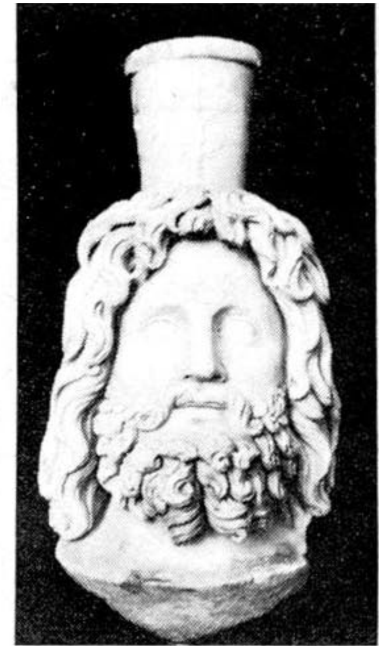


Photo Guildhall Museum

Au cours des fouilles, les têtes de Mithra, de la déesse Minerve et du dieu Sémirapis, ont été découvertes

Une religion venue d'Iran a envahi l'empire romain

La découverte d'un temple de Mithra au coeur de Londres romain ajoutait un élément capital à l'histoire de la propagation du mithriacisme dans l'empire romain. Ce n'est pas le premier sanctuaire qu'on ait mis au jour dans l'antique Bretagne. Trois autres y ont été exhumés — à **Borcovicium** (Housesteads), à **Brocolitia** (Carrawburgh) et **Vindobala** — mais ils étaient situés en zone militaire, aux confins nord (ce qui est explicable en raison de la propagation du mithriacisme parmi les légionnaires). Celui de Londres est le premier mis au jour en zone civile.

Je n'ai pas l'intention de faire ici un traité de cette religion qui a joué un si grand rôle dans l'évolution des idées religieuses à l'époque romaine. Il me faut toutefois en toucher un mot. Le mithriacisme est né vers l'Iran et il est étroitement apparenté au zoroastrisme. Les légions romaines l'ont connu lorsqu'elles ont pris pied en Asie Mineure et s'en sont fait d'ardents propagateurs, sans doute parce qu'il y avait de réelles affinités entre l'esprit militaire et l'esprit de cette religion qui prônait l'effort, exigeait de fortes vertus et de véritables épreuves physiques pour atteindre à l'initiation (réservée aux seuls hommes), ainsi qu'une hiérarchie organisée et une stricte discipline.

Religion de salut, parfaitement morale, le mithriacisme se répandit avec une force extraordinaire dans tout l'empire romain et l'on a souvent rappelé une phrase fameuse de Renan : « Si le christianisme eût été arrêté dans sa croissance par une maladie mortelle, le monde eût été mithriaste. » Les initiés, groupés en confréries (avec des rites initiatiques qu'on a pu comparer à ceux des francs-maçons), se réunissaient dans des chapelles, qui étaient normalement petites, car les initiés étaient peu nombreux.

C'est ainsi que le temple de Carrawburgh, sur le mur d'Hadrien, fouillé en 1950, ne mesurait que 12 mètres de long. Celui de Londres était de plus grandes dimensions puisqu'il atteignait, comme je l'ai dit, près de 20 mètres de long. On a pu déterminer les dates de ce monument. Il fut construit dans le milieu du IVe siècle, comme le montre une monnaie de l'empereur Hadrien retrouvée dans les fondations. II subit dans la suite diverses modifications et existait encore au début du IVe siècle, ainsi que le prouve une monnaie de Constantin le Grand, qui fut empereur de 306 à 337.

Un objet particulièrement intéressant — et, au surplus, d'une grande valeur artistique — a été trouvé au cours des fouilles. II était inséré dans le mur nord du temple où il avait été caché sans doute en même temps que les représentations de divinités découvertes en groupe. C'est une boite d'argent, d'époque tardive, qui, selon toute vraisemblance, était employée pour le rituel du culte de Mithra. Ce récipient est entièrement décoré de reliefs qui forment une admirable frise, où sont représentées essentiellement des scènes de combats, entre hommes, d'hommes contre des animaux et d'animaux entre eux. On note que la faune est principalement africaine : éléphants, lions, hippopotames, un crocodile, des serpents. Mais on relève également des animaux fabuleux : des griffons à tête et ailes d'aigles et corps de lions. Deux d'entre eux tiennent — et tentent apparemment d'ouvrir — des sortes de cages. D'autres scènes montrent un homme sortant d'une telle cage.

On reste perplexe devant cette dernière représentation. D'aucuns ont imaginé le symbole d'un chrétien soumis aux rigueurs. Mais ne vaudrait-il pas mieux y voir un rite propre au culte de Mithra : le simulacre de la mort et celui de la résurrection qui jouaient un rôle important dans l'initiation mithriaque ? Mais ce qui est frappant, c'est que, dans la mosaïque de la Grande Chasse, à Piazza Armerina, en Sicile, on trouve une scène apparentée : un griffon posant la patte sur une cage à claire-voie où un homme est enfermé. Curieux rapprochement, mais qui ne donne pas pour autant, pour cette curieuse représentation, la clé de l'énigme.



Article tiré de la revue 'Histoire pour tous'
n° 91 - Novembre 1967 - page 22 à 27

Recherche, scan, ORC, mise en page Lenculus

